

LE CALEPIN BLEU

N°87

1^{er} OCTOBRE 2025



Au grenier...

n°87 - Au grenier...

Élie HERNANDEZ

C'est un comble !

3

Le trésor

4

Jacqueline PAUT

Au grenier

7

Françoise DANEL

Simone

9

Pierre ROSSET

Mes greniers

13

Sylvie VAN PRAËT

Sous l'édredon

17

Christelle MATHIEU

Au grenier

21

Richard QUESNEAU

Le déménagement

26

David BOWGOSSE

L'usure du temps

29

Élie HERNANDEZ

C'est un comble!



Poussière d'or, lumière oblique.
Poutres noires, ardoise froide.
Coffre clos, ruban bleu défait.
Sabots d'enfant, pas fantômes.
Photos sépia, regards intacts.
Odeur de noix, linge rance.

Craquements.
Le plancher sait.
Bientôt
isolant, velux, parquet clair.
Grenier devenu "suite parentale".
Silence muré sous la peinture.



Ma mère m'a raconté cette histoire tant de fois que je la revois encore à la fin de sa vie, assise près de moi, sa voix posée dans l'air comme un fil fragile mais tenace, tremblante d'une douceur qui échappe aux mots, revivant maintes fois l'anecdote comme dans un film. Je me plais aujourd'hui à revisiter la scène avec ma propre imagination et expérience des lieux.

Pendant la guerre, la famille s'était regroupée autour du grand-père, dans la modeste ferme qui dominait le village. Le grenier se trouvait au-dessus de l'étable, et l'on y accédait par une échelle qui grinçait à chaque pas, plainte longue du bois usé, écho d'un temps qui se pliait sous le poids des pas. Ma mère y montait avec ses cousines, cherchant un refuge loin des inquiétudes des adultes et du crépitement lointain de la mitraille. Là-haut, le plancher tremblait sous leurs pieds, et la lumière qui tombait des tuiles percées dessinait dans la poussière des lignes vibrantes, comme des filaments métalliques. L'air était dense, chargé d'odeurs de foin tiède, de bois ancien, de poussière accumulée, et de la terre sèche, chaude et poussiéreuse. Parfois, on avait l'impression que le grenier respirait, gonflant et dégonflant sa poitrine de bois et de poussière, et que ses objets retenaient leur souffle, évaluant chaque intrus. Elles s'aventuraient entre les poutres, fouillaient malles et sacs éventrés, retournaient les ballots, sautaient sur les gerbes de foin. Les objets frémissaient sous leurs doigts, comme s'ils se souvenaient de toutes les mains qui les avaient touchés. Un vieux seau fendillé contenait des morceaux de ficelle et quelques boutons perdus, qui parfois roulaient doucement sur le plancher, pour guider leurs pas vers des trésors oubliés. Une malle effilochée débordait de chiffons et de tissus fanés, et parfois un ruban s'animait, tournoyant seul, comme pour saluer celles qui avaient l'âme assez attentive pour voir sa danse. Des sabots d'enfant glissaient légèrement, comme pour rappeler que l'enfance pouvait revenir et s'asseoir un instant sur le plancher. Sur une étagère branlante, des pots et des bouteilles dormaient, mais parfois de minuscules lumières

dansaient à l'intérieur, et le grenier semblait rire doucement à l'idée de leur émerveillement. Le plancher soupirait parfois, comme un être qui voudrait raconter son histoire, et le tablier raidi par la farine et le temps se soulevait légèrement, comme pour s'incliner. La corne de bélier, lisse et froide, respirait doucement, œil attentif en gardien vigilant.

Un après-midi, sous un amas de fascines, leurs mains rencontrèrent un pot de terre cuite. Elles le tirèrent, le basculèrent, et une poignée de pièces d'or tomba sur le plancher, roulant et tintant comme un petit soleil de métal. Les pièces semblaient danser seules, et le grenier tout entier retint son souffle, évaluant leur cœur, testant leur curiosité. Elles les ramassèrent, fascinées par le bruit et la lumière, mêlé d'une légère inquiétude : elles savaient que ce trésor n'était pas à elles. Mais le grenier souriait doucement, et les objets chuchotaient entre eux comme pour applaudir, décidant silencieusement qu'elles méritaient ce petit miracle. En bas, le grand-père alarmé par le chahut, les attendait. Il ne dit rien, mais son regard furieux suffit. Les pièces furent confisquées et cachées en quelque lieu plus sûr. Mais le grenier continua à frémir, à respirer, et parfois un foulard ou un sabot glissait légèrement, comme pour rappeler que ses histoires et ses secrets étaient vivants, et qu'ils pouvaient apparaître à ceux qui avaient l'âme assez ouverte pour les percevoir. Il choisissait ses visiteurs, offrait ses murmures et ses clartés à ceux qui savaient écouter et se tairait pour ceux qui ne le méritaient pas.

Bien plus tard, j'ai connu ce grenier. Mon arrière-grand-père m'y mena un après-midi pour calmer ma curiosité. L'échelle grinçait encore, le plancher craquait, le foin exhalait sa poussière dorée et tiède. Les malles, les sacs, les objets abandonnés semblaient m'attendre, chacun prêt à s'animer au moindre geste, à tester mon cœur. Je m'attardai sur les clarines, les sabots, les flacons, le tablier, la corne de bélier. Quand je les touchais, certains frémissaient, d'autres chuchotaient des mots inaudibles. Parfois un souffle de vent faisait danser une ficelle, relever un morceau de tissu ou faire tourner un ruban seul. Les clarines tintaient sans que je les touche, comme pour me saluer. Chaque planche, chaque clou tordu, chaque fil de laine semblait habité d'une mémoire propre. Et parfois, juste un instant, j'avais l'impression que le grenier tout entier me

regardait, évaluait mon courage et ma curiosité, respirait avec moi, et me reconnaissait comme digne de ses secrets.

J'y suis revenu à maintes reprises pendant les vacances à l'heure où le soleil tombait derrière les collines, rouge et chaud. Le grenier respirait avec la plaine, ses objets frissonnant doucement, leurs souvenirs flottant dans l'air. Il me montrait le monde invisible, intact, fait de poussière et de lumière, où passé et présent se confondaient, où chaque bruit, chaque parfum, chaque rayon de soleil semblait accompagner la visite. Il choisissait le moment où ses trésors apparaissaient, la manière dont les objets s'animaient, et laissait à chacun le soin de comprendre ce qu'il voulait montrer. Au fil de l'âge, je comprenais que les greniers ne sont pas seulement des lieux de jeu ou de découvertes enfantines. Ce sont des bibliothèques vivantes, des cartes du temps où chaque objet, chaque poussière, chaque odeur raconte une histoire que l'on peut relire, où le passé s'anime parfois, testant les visiteurs, décidant à qui offrir ses miracles et à qui garder ses secrets. J'aurais voulu y conduire mes enfants, leur montrer le plancher qui craque, la lumière qui danse sur la poussière, les malles ouvertes et les objets qui respirent encore. Mais la maison a été modernisée, le grenier transformé, les familles dispersées. Je ne sais pas ce qu'est devenu l'or. Il me reste de cette époque, deux clarines et une corne de bélier en guise d'héritage. Mes petits-enfants les font tinter sans fin, et chaque tintement soulève le souffle du passé.

Les vrais trésors ne sont pas faits pour être montrés. Ils se vivent, se touchent, se respirent et se transmettent dans le silence des gestes et des souvenirs. Le grenier continue de respirer, de murmurer, de sourire aux vivants, de choisir ses moments et ses visiteurs, et de transformer chaque instant ordinaire en un miracle discret pour ceux qui savent écouter.



Maman m'avait toujours dit de ne pas monter au grenier. Affaire de famille. Moi, j'avais huit ans et je rêvais d'y aller pour farfouiller dans les malles. Mes jouets ne me suffisaient plus. Les secrets des parents et des grands-parents étaient sans doute plus intéressants.

Ce jeudi du mois de septembre, il faisait beau, je n'avais pas encore repris l'école, mais je me sentais seule, les copines étaient rentrées chez elles pour préparer la rentrée des classes. Le chat de la maison avait, lui, le droit de monter au grenier, pour chasser les souris et les rats. Bien commode pour nous.

Je dis à ma mère que ce matou, allègre et amusant, s'était perdu et qu'il fallait que je le cherche. Elle ne se doutait pas de ma supercherie et me laissa grimper l'escalier. La clé était toujours fixée à la porte. Je me hissai tant bien que mal, et je pus enfin entrer dans ce lieu interdit.

Deux anciennes malles étaient posées sur le sol en bois, pleines de poussières et même de toiles d'araignées. Je ne craignais rien, ni les souris, ni les insectes. Bien sûr, le chat n'était pas là, peut-être dans le jardin, à gratter la terre ou à chercher de quoi manger. Ce chat, je l'adorais, une tête à faire rire les spectateurs du moment.

Ma mère cria du fond de la cuisine quelque chose comme "Alors, il est là-haut, ce chat de malheur?" Et moi de répondre "Je cherche, maman, je cherche". Et je cherchais en fait ce qui m'avait été interdit depuis ma plus jeune enfance. Avec effort, je soulevai la première malle. Des vêtements usés mais assez jolis remplissaient le coffre. Des vêtements que je n'avais pas l'habitude de voir, des dentelles, des broderies. Et puis des papiers, des livres, et des carnets que je feuilletai bien vite.

Une écriture de petite fille noircissait les pages jaunies. Je me mis à lire. Des souvenirs, des histoires, des mots malhabiles mais qui disaient leur vérité. Maman était une enfant adoptée. Pendant la guerre, elle avait été recueillie en sa qualité de petite Juive, ses parents avaient succombé aux maltraitements des nazis. Et elle avait eu certainement le besoin d'écrire ce drame familial pour s'en libérer. Un journal intime est la meilleure

solution. Des photographies accompagnaient ces carnets, je revis maman enfant, un sourire timide aux lèvres.

Je compris enfin pourquoi je n'allais pas au catéchisme, comme les autres copines. Maman quant à elle ne m'avait jamais parlé religion. Elle non plus n'allait pas à l'église, comme tout le monde, enfin, presque.

Quand je rentrai en sixième, on nous fit lire *Le journal d'Anne Frank*. Et une élève apporta l'ensemble rayé de bleu porté par son père en camp de concentration. Je me mis à pleurer, la professeure fut gênée par ma réaction, en sixième on ne pleure plus. On fait face à la réalité. Mais quand on a dix ans et une maman juive, on ne comprend peut-être pas tout.



Nathalie et Anne, deux cousines âgées d'une dizaine d'années, se retrouvent chez leurs grands-parents maternels où le temps s'écoule doucement en ce début septembre 1970.

« Non, vous ne sortirez pas par ce temps ! Il pleut bien trop ! »

Mémé Yvonne est intraitable. On ne réplique pas.

« On sait pas quoi faire... » bredouille Anne.

« Eh bien, aidez-moi à écosser les haricots grain et après, vous prendrez vos canevas. »

Le ton est péremptoire : Yvonne ne tolère aucune récrimination. Les haricots, passe encore, surtout quand, d'une pichenette, Nathalie vise le chien qui sommeille et qui sursaute.

« Les filles, on ne joue pas avec la nourriture ! »

Le pire, c'est le canevas ! Au diable la tapisserie, le coton perlé et les points de croix ! Presque une heure à tirer l'aiguille tout en lorgnant sur la pendule : soixante minutes pour faire une heure ? Anne pense que ça doit être le triple !

« C'est bon : rangez vos ouvrages » annonce Mémé Yvonne.

« On peut aller au grenier ? »

Mémé lève les yeux au ciel, hoche la tête puis soupire : ça veut dire oui ! Nathalie et Anne se précipitent vers la porte, Mémé leur tend la clé rangée dans le tiroir central du buffet : c'est la clé du Paradis !

Là-haut, il y a différentes pièces mais pas disposées comme en-bas. On s'enfonce dans le passé en franchissant chaque seuil. Les cousines ont rarement le temps d'aller jusqu'au fond ; on les appelle toujours trop tôt.

« Regarde, le moulin à café Peugeot. Il était encore dans la cuisine à Pâques. Mémé n'avait pas encore son moulin électrique. »

« Oh ! les assiettes blanches à fleurs bleues ! Mémé préfère l'arcopal. »

Reléguées aussi les chaises pailées et la table au bois patiné au profit du mobilier moderne en formica : c'est plus léger et plus facile à entretenir. Mémé se justifie avec sa phrase favorite : « Il faut vivre avec son temps ! »

Dans la deuxième pièce, il y a de nombreux cartons contenant du linge de maison : le trousseau de mariage avec ses draps de lin brodés et ses nappes damassées est tombé en désuétude ; les textiles synthétiques colorés ont su convaincre Yvonne. Anne et Nathalie continuent leur exploration. Trois cantines et de nombreuses valises sont empilées.

« Wouah ! On a de quoi faire ! », claironne Nathalie.

La première valise se refuse à elle. La deuxième résiste, le mécanisme est rouillé. Anne insiste, elle fait levier avec un outil de fortune, une cuillère. Un clac sonore... et le trésor s'offre à elles : toute la garde-robe d'un bébé, une robe de baptême, des chaussons, des bavoirs, des brassières.

« Regarde, il y a aussi une photo ! »



Un jeune couple souriant et une fillette joufflue à l'église posent pour la postérité. Au dos, cette inscription : 5 mai 1939, baptême de Simone, André et Suzanne, ses parents.

« C'est qui ? La Suzanne, elle ressemble à Mémé quand elle était jeune. C'est bizarre. On lui demandera. »

Dans une malle bleue, il y a une robe de mariée, un voile et un bouquet desséché.

« Tu crois que c'était à Mémé Yvonne ? Elle devait être mince pour entrer là-dedans. »

Dans une cantine verte, Nathalie sort un complet noir avec gilet de satin ; elle l'enfile, se coiffe du gibus pendant qu'Anne passe la robe blanche de dentelle. Elles se tiennent par le bras et marchent solennellement vers l'autel, une ancienne maie.

« Anne Simone Suzanne, voulez-vous prendre pour époux Nath... Nicolas François Michel ici présent ? »

« Oui »

« Nath... enfin Nicolas François Michel, voulez-vous prendre pour épouse Anne Simone Suzanne, ici présente ? »

« Oui, je le veux. »



Soudain la porte de l'escalier s'ouvre mais les fillettes dans leurs habits de cérémonie n'ont pas entendu Yvonne arriver. Elles sont en train de compulser des photos jaunies. Quelquefois, au dos sont indiqués noms et dates mais souvent, elles sont anonymes.

« Vous êtes bien calmes, les filles ! Oh ! Les vêtements de... Ôtez-les, rangez-les, faites attention, c'est fragile. »

« Elle était à toi cette robe de mariée ? Elle est belle ! »

« Non, c'était celle... de ma sœur Suzanne, ma jumelle. »

« On a aussi trouvé une photo de baptême. Il y a André et Simone. On ne les a jamais vus. Ils habitent où ? »

Mémé Yvonne, blême, s'appuie sur les malles ; des larmes ravinent ses joues. Comme prise en faute, elle sort de la poche de son tablier un mouchoir et s'essuie.

« Ah ! Mes petites, mes petites... C'est une bien triste histoire. Suzanne, ma sœur jumelle et André se sont aimés passionnément. Ils se sont mariés en 1938. Simone est née en 1939 et baptisée le 5 mai de la même année. Comme vous le savez, la Seconde Guerre mondiale a commencé en septembre 39. André, un chic type, s'est engagé dans la résistance au tout début. On peut dire qu'ils n'ont pas eu beaucoup de bon temps. André a été dénoncé. Les boches l'ont fusillé en mai 1940. Suzanne, désespérée, est venue avec sa fille Simone vivre chez nous. Maurice, votre grand-père, les a accueillies chaleureusement. Anne, ta mère Gilberte, est née en juillet 40 et la tienne, Nathalie, est née en décembre 41. C'était pas facile tous les jours ; la maison était petite, les bébés pleuraient mais on s'entraidait, on était ensemble. L'hiver 41-42 a été rigoureux, le charbon était rare ; on manquait de chauffage. Les trois petites ont été malades, la broncho-pneumonie les a touchées. Les médicaments étaient chers. Simone, la pauvre, n'a pas survécu. Alors Suzanne s'est laissée dépérir. Elle pleurait continuellement ; elle ne mangeait plus ; elle errait dans la campagne. Un soir, le maire est venu nous annoncer une bien triste nouvelle. Un corps sans vie avait été retrouvé près de la rivière ; Suzanne avait mis fin à ses jours en se jetant du haut du pont. »

« On va ranger, Mémé. »

La robe de mariée, le voile, le bouquet, le costume, le gibus, la robe de baptême : tout a retrouvé sa place dans les valises.

Anne et Nathalie ont savouré les crêpes à la confiture de fraise préparées par Yvonne. Du haut de leur dix ans, les deux cousines venaient d'appréhender l'histoire familiale grâce à leur épopée dans les méandres du grenier. C'est l'antichambre de l'oubli : il recèle des objets improbables, des trésors inestimables, des secrets inavouables, tout ce bric-à-brac en désamour est voué à disparaître à plus ou moins long terme.



Pierre ROSSET

Mes greniers !

Le grenier "partie supérieure d'un bâtiment, située sous la toiture, utilisée pour le rangement".

In lalanguefrancaise.com.



Avec la définition très précise citée en exergue je me suis posé la question suivante : combien de greniers ai-je connus depuis mon enfance ?... La réponse a été rapide : quatre seulement. Pas un de plus, avec celui de ma marraine.

Dans de ce grenier séchait le fruit du jardin de mon oncle : la récolte des haricots, celle des petits pois et aussi celle des oignons pendus tête en bas... Tous ces légumes vivaient tranquillement en bonne harmonie dans la pénombre, la poussière et les toiles d'araignées. C'était aussi le domaine du linge séchant sur des fils de fer... Voilà le souvenir plus ou moins précis que j'en garde... Ce qui est certain pour moi c'est qu'il n'y avait pas de vieux meubles ou de cartons de livres oubliés depuis longtemps. Il n'y avait pas non plus de malles de voyages aux étiquettes multicolores décolorées par le sel des mers, des océans ou le soleil brûlant des pays chauds... Pas de ces traces, pas de souvenirs que nous découvrirons dans la littérature, ces récits vagabonds de voyages. Ou comme le grenier de la Maison de Jules Verne, à Amiens. Car - à ma connaissance - Mon oncle, chef de gare, ne traversait pas les continents. Voir partir et arriver les gens en voyages le rendait sans doute heureux... De ce fait ma marraine ne voyageant pas non plus quittait rarement sa classe... Alors ! Alors rien... Un grenier banal, sans mystères, sans surprise, sans décou-

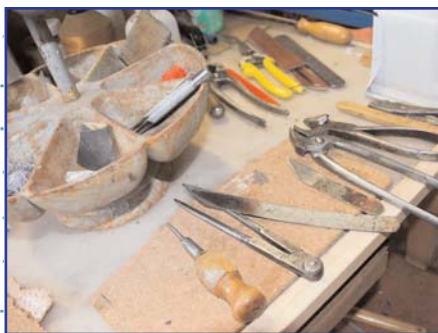
vertes, sans aventure... Bref un grenier sans vie. Voilà pour ma marraine et pour mon oncle chez qui je passais quelquefois des vacances...

Et chez mes grands-parents maternels où aussi j'allais en vacances? C'est simple, il n'y avait pas de grenier... Une cave à l'accès interdit, dont le contenu restera toujours pour moi inconnu... Peut-être, je pense, des bouteilles de cidre? Des légumes?...

Pas de grenier non plus chez mes grands-parents paternels... Pas de quoi rêver non plus...

Heureusement que dans la maison familiale il y avait un grenier. Poussière et araignées se partageaient également l'espace éclairé par un vasistas et une petite fenêtre donnant sur la cour. Mon père mécanicien auto y rodait de temps en temps des soupapes... Je le regardais alors avec attention. C'est là aussi que grâce à lui j'ai découvert le croquis... Il savait, à travers ces derniers, m'expliquer les choses compliquées de la mécanique... Avec le temps j'ai appris à remplacer le croquis par le schéma plus détaillé...

C'est dans ce grenier que j'ai fumé mes premières cigarettes : du tilleul séché enveloppé dans du papier toilette... Avant de les remplacer par la suite par des P4. Ah!... Les P4 des années 60, disparues à jamais des bureaux de tabac et de Wikipédia!...



Contre un mur, tachée d'huile, se trouvait une table en bois rectangulaire. Dans le tiroir de celle-ci quelques vieux outils de mon grand-père paternel. Des outils de bottier-cordonnier. Plié sur le sol un chevalet de peintre oublié et dans une valise des tableaux de mon père (des bateaux, la cathédrale de Beauvais, des bouquets de rose...) et une boîte avec des pinceaux et des tubes de peinture...

Si j'avais vu mon père roder des soupapes jamais je ne l'avais vu peindre... Je pense que ces tableaux émanaient de sa jeunesse.

Dans ce grenier je jouais, avec notamment une grande grue (cadeau d'un Noël), des cubes en bois et un grand camion en bois... Je

construisais, démolissais pour reconstruire ensuite ce qui ne fut jamais un chef-d'œuvre. En fait, en y réfléchissant, je n'y allais pas souvent, préférant rester dans ma chambre, à lire ou à écrire.

Il m'a fallu attendre l'âge adulte pour avoir un vrai grenier... D'abord réceptacle de bric-à-brac, puis en partie lieu investi par un grand réseau de train électrique, dont j'étais le chef de gare... Dans l'autre partie nous avions aménagé une chambre d'ami...

Mon dernier grenier - celui de ma maison actuelle un temps investi par notre fils et son épouse - est avec sa moquette violette (celle de mes différents lieux de travail) actuellement aménagé en bureau... C'est le mien... Disques, livres, dossiers, revues se disputent l'espace avec diverses collections : voitures Tintin, petites voitures, théières, jeu d'échecs et poteries de mon ami Jean-Louis, photos et tiroirs de rangement pour ma collection de couteaux.

Éclairé par deux Vélux, ce grenier est pour moi un lieu agréable et apaisant de travail avec son bureau noir (celui qui m'a suivi durant ma carrière de directeur), sa table ronde verte (celle autour de laquelle j'effectuais mes entretiens lors de mon dernier emploi), son ordinateur et ses deux imprimantes. Lieu de travail, et de détente aussi, avec un siège confortable (j'y ai fait régulièrement la sieste en écoutant mes disques préférés de musique classique et baroque ou de chanteurs : Ferré, Barbara, Brel, Amélie-les-Crayons, Vanderlove...) et ses deux machines à café pour capsules Nespresso...



Il est également un lieu d'accueil convivial pour la famille et amis proches... J'aime m'y rendre dans le silence de la nuit, pour écrire, lire, écouter de la musique... et réfléchir. Voilà, avec ce petit texte un détour dans les greniers de mon enfance à l'âge adulte.

En conclusion, au grenier - c'est vital pour moi - il y a une grande partie de ma vie culturelle, intellectuelle et d'écriture et une accumula-

tion vivante de mes souvenirs et de mes écrits et ceux de mes connaissances. Et sous une table, caché du regard, derrière deux grands cadres (traces visuelles de travaux universitaires) le capharnaüm...

Mon grenier d'aujourd'hui? Un "musée", disait dernièrement Ellia (l'une de mes petites-filles) en le visitant (le mot est ici pertinent) avec sa mère.

Ah!... J'oubliais. Dans un coin discret d'un des deux Vélux une araignée a tissé depuis longtemps sa toile. C'est elle qui sans le savoir m'a inspiré pour mon essai sur la *Cantine*... C'est elle encore que l'on retrouve dans *L'écritain* de "le petit calepin bleu" n°2 de mai 2025.



✂

L'échelle oscille et craque. Je compte les barreaux. Elle me paraît vertigineuse. Sur la plateforme je peux voir, en rectangles pastels, tous les prés alentour et la forêt au loin.

Je suis seul et la maison la plus proche est à une cinquantaine de mètres. Je me réjouis de cette solitude dont la ville m'avait fait perdre le parfum.

La porte grince bien sûr affreusement.

Enfant j'ai beaucoup vécu dans ce territoire de secrets, d'histoires et de terreurs. Je grimpais pour des après-midi entières avec un livre, un déguisement de cow-boy ou d'indien. Un pistolet à amorce complétait le tout. Je crois n'avoir jamais fini un seul livre ; dès les premières pages ma solitude s'emplissait de guerriers, de chevaux, de plaines, de hautes herbes où les crotales guettaient les jambes de ma monture, où l'ennemi surgissait et cabrait mon cheval. Chez grand-mère, le grenier s'ouvrait sur des horizons dont je revenais étourdi et affamé. Il a disparu avec elle.

La ville a mis bon ordre à ce déferlement de contes. Adulte démis des rêves de grands espaces j'ai rangé dans mon studio, tout au fond de l'armoire, les bouquins de l'enfance ; j'ai appris à optimiser le moindre creux de mur et j'ai oublié de rêver. Pourtant il me restait l'échelle aux barreaux fragiles comme des allumettes. Je ne sais pourquoi j'y pensais souvent.

Alors, quand j'arrive dans cette maison louée pour une quinzaine de jours je remarque tout de suite celle couchée le long du mur, envahie par les herbes, et la porte là-haut à la peinture écaillée.

Ce grenier semble m'accepter et se tait. Aucun craquement sous mes pas, aucun souffle inattendu. Le vasistas, à gauche, dans sa dentelle de toiles d'araignées projette au sol des lucioles de poussière. Nulle part ailleurs je n'ai respiré cette odeur sèche et âpre, ce désir de somnolence. Non pas que le silence y soit total : des grattements, des couinements parfois symphonisent les lieux mais l'absence s'y régale de ces bruissements de nature.

Au sol des planches perforées ou éventrées signent l'âge de la demeure, sous des poutres extravagantes qui me paraissent de guingois.

Dans la pénombre un lit sous un édredon de poussière.

Je marche au centre, sur la partie dure qui me paraît plus sûre, et je surveille les frémissements du sol. Un manteau est tombé sur le sol au pied du lit. On dirait un homme saoul, avachi, cuvant son mauvais vin. Impossible de l'atteindre sans risquer de passer le pied dans un des pièges de ce plancher rongé. Je me demande pourquoi l'on s'est donné la peine de monter ce lit par une si mince échelle quand j'entends que l'on m'appelle.

L'homme est trapu. Un chapeau mou enfoncé sur la tête, le regard fuyant, un mégot au coin des lèvres il me lance « Faut pas aller là-haut, c'est tout pourri ! » Il ne prend pas la peine de se présenter alors sans lui en dire davantage je lui demande s'il sait pourquoi on y a monté un lit.

« Ch'ai pas et puis c'est pas mes oignons ! »

Je me présente et lui propose de partager un verre avec moi. Le soleil nous oblige à porter la main en visière et je vois la sueur tremper le tour de son chapeau. Il accepte plus pour la fraîcheur de la maison que pour l'envie de faire connaissance. Le vin est trop chaud et il sent un peu le bouchon mais cela n'a pas l'air de le gêner. Je finis par comprendre que c'est le voisin. La maison n'a pas été occupée depuis des années. « Alors le grenier vous pensez ! » Il se lève comme un diable et disparaît sans que je puisse le saluer.

Je retourne plusieurs fois dans ce lieu où le lit insolite m'attire. Finalement je me risque vers l'édredon. Je le tire et le secoue. J'éternue, je tousse, je suffoque et je n'ai d'autre issue que l'échelle et l'air libre. Je traîne derrière moi la grosse couverture à fleurs comme un immense doudou d'enfant. Assis sur les marches de la maison je regarde longuement cette étoffe si peu défraîchie sous sa couche de poussière. Je me dis juste « On a dormi là-haut mais pourquoi ? »

En remontant je remarque qu'un barreau a cédé sans doute à cause de ma descente précipitée.

Qu'importe. Je retrouve mon exaltation d'enfant et sans prendre trop de précautions je m'avance vers le lit défait. Sur le matelas un peu jauni je remarque une tache bleue : un livre ou un cahier je ne sais prêt à

glisser sur le sol.

D'une écriture appliquée d'institutrice le carnet s'ouvre sur la date du 3 janvier 1944. Un crayon dont il reste peu de mine est glissé dans la première page.

Je m'appelle Sophie Lamotte et je suis arrivée dans ce village depuis 4 jours. Les habitants de la maison m'ont accueillie et nourrie mais les voisins se montraient trop curieux. Le soir du 2 janvier ils ont décidé de me cacher dans ce grenier où je meurs de froid. Les documents que je porte sont passés dans des mains plus sûres que les miennes j'espère. Je crois que l'on m'a dénoncée.

5 Janvier 1944. Non seulement je meurs de froid mais j'ai aussi très faim. Le propriétaire me dit que ce serait suspect de le voir monter tous les jours dans son grenier alors il ne m'apportera à manger qu'un jour sur 2 ou 3.

6 janvier 1944. Ils ont retiré l'échelle. Je ne peux même plus me sauver. Cette nuit il a neigé et le vent a soufflé fort. Le grenier craquait tellement que j'ai cru que toute la maison allait s'effondrer.

9 janvier 1944. Je n'en peux plus. Je sais que je dois me taire mais mon envie d'appeler au secours est si forte que cela me terrifie. Des hommes ont parlé dans le jardin. Je crois qu'ils se sont disputés. J'ai cru entendre des coups et des geignements mais je n'ai pas vu le propriétaire depuis 2 jours et je ne peux pas lui poser de questions.

20 janvier 1944. J'ai si froid que je tiens à peine mon crayon. Le grenier empest à cause du seau qu'ils m'ont laissé et que je ne peux pas vider. Depuis plusieurs jours personne n'est venu. Je garde un morceau de pain très sec et je crois que les souris m'en chapardent des morceaux pendant que je dors. Le propriétaire n'a pas voulu me dire avec qui il s'était battu mais il portait une large ecchymose sur l'œil gauche. Évidemment il m'a dit qu'il s'était cogné.

21 janvier 1944. J'ai entendu une voiture s'arrêter et des accents que je connais trop bien.

L'écriture reste assurée bien qu'un peu précipitée. Toutes les pages suivantes sont blanches.

J'ai peu de doutes sur la suite de l'histoire mais je suis bien résolu à mieux connaître cette Sophie Lamotte, ces propriétaires et ces « voisins curieux ».

Arrivé à l'entrée du grenier je m'aperçois que l'on a retiré l'échelle.

Six mètres plus bas elle est couchée telle que je l'avais trouvée à mon arrivée. La nuit tombe et la maison du voisin n'est qu'une masse noire tous volets clos. J'entends les grillons et au loin la voie de chemin de fer pousse un cri. Le vent soulève une toile d'araignée près du vasistas. Soudain j'ai peur.



Un hasard

Ici-bas, le hasard
Oblation de départs,
Mon grenier plein d'ennuis
apparaît dans mes nuits

Oblation de départs,
l'atrabile s'enfuit
apparaît dans mes nuits,
se détourne d'un quart

L'atrabile s'enfuit
et le ciel m'éblouit,
se détourne d'un quart...
... Ici-bas, le hasard

Au fond de mon grenier

On m'a demandé de ne pas appeler les morts, mais toi, c'est différent. Tu n'es pas morte. Tu as juste décidé de partir. Et tu nous as laissé tes œuvres. Sombres, certes, mais oh combien Soulages-gentes, Demoiselle, oui, soulageantes, à la manière de ton adoré Soulages qui savait te soulager. Certaines de tes toiles me donnent espoir, d'autres me ramènent à nos souffrances. J'aurais pu te rencontrer et on se serait parlé. Je t'aurais dit Ne fais pas ça, je t'aurais dit Il y a la vie, un espoir, quelque chose au fond qui te propulsera encore. Moi aussi j'ai voulu aller voir ailleurs. Et puis j'ai été portée. Ma mère m'a aidée. Les docteurs m'ont soignée. J'ai été prise par la main, par le cœur. Bien sûr, il y a les moments où tout s'écroule. Mais je prends plume et pinceaux et je trace tout ce que je n'ai pas envie que l'on sache.

Sous la charpente

Lentement d'abord, je montai les dix-sept marches qui menaient au grenier. J'avais foi en mes projets d'y retrouver le Verbe de mes souvenirs. D'un petit geste du bout des doigts, je relevai ma robe rouge, bleue et chiffonnée. J'étais au cœur des odeurs poussiéreuses. Toute une richesse à ma portée, pêle-mêle, baignait sous les fenêtres obliques.

Là, finissait mon enfance.

La fille de l'oreiller

Les bricoles inutiles sabraient ses voies respiratoires. Je les regardais s'introduire, perfidement. Elle toussotait en suspendant les bronches. Cette nuit, quelqu'un avait délavé sa cage thoracique. Ses deux petites sœurs lui avaient chuchoté à l'oreille d'aller s'installer au grenier : Tu seras tranquille, lui avaient-elles assuré. Mais elle était retombée. Cet été-là, j'avais déjà enterré mon plus beau poisson.

Chaque jour, je lui apportais une jarre pleine d'eau. Sa douce taciturnité m'était familière. Au fond de moi, un dialogue résonnait de mots prestigieux. Un matin, elle refusa de boire. C'était la fin de l'été. Elle m'a demandé de l'étouffer.

Mon bon ange

Mon refuge, mon grenier. Mes secrets, mes promesses, les prouesses de Yahvé. Je veux de l'or, je veux de l'argent. Manger toute l'herbe, croquer dans chaque fruit. Frapper les vignes, les figuiers, briser les marronniers. Et lorsque la parole sacrée trébuchera contre mon esprit, j'irai nager dans le fleuve parmi les cris de joie du peuple.

Capitale de l'espérance

Viens, monte. Bientôt nos masques vont tomber. Nous allons nous distraire à parcourir notre peau, nous endormir dans un monde qui se confond avec le vent. Et la poussière du grenier qui ne porte que le nécessaire va se dissiper. Ce qui a été compris n'existe plus. L'apparente vérité, j'en fais mon affaire. Tes baisers s'accrocheront à moi comme une lumière au-delà de mes espérances.

Réponse à "Capitale de la douleur" de Paul Éluard.

Le grenier sardanapalesque

Mon frère souffrait d'une douleur a priori terrible et déraisonnable. Il me surnommait "l'idiote", sans doute parce que je jubilais d'un rien, vaguement allumée parmi un ciel dévasté.

J'accusais d'une grandiloquence innée notre famille entière de l'avoir mis à l'écart et jeté au grenier.

Chaque jour, j'allais le saluer avec beaucoup d'élégance humaine, - peut-être trop - et je récitais de la poésie ou je chantais une ritournelle.

Au fil de mes lectures, le grenier s'emplissait d'objets luxueux. Jusqu'au jour où mon frère, dans un élan de folie, trancha d'une hache en diamant saillant, toute la joaillerie, avant d'y mettre le feu et de s'asseoir sur la cendre.

Sans la nommer

Je me souviens du regard de ma mère. Il m'apprenait à vivre. Il soulevait en moi une influence thérapeutique, une consécration, une raison d'être. Je parle de l'édifice de mes rêves qu'elle érigeait d'une raison toujours plus haute et poétique.

À ceux qui ne sauraient apercevoir la démarche bouleversante d'amour de leur mère, sachez que je n'invente pas les mots. S'il me fallait douter, j'irais me débarrasser de mes mensonges et j'irais mettre mon témoignage au fond du grenier.

Parole de naphthaline

Un architecte me rapporte une planche trouée, me hurlant dessus : "On m'a pris pour un jambon beurre au gruyère, ma parole!"

J'avais contrecarré tous ses plans. Pourtant, j'y avais apporté cœur, âme et outillage. L'épaisseur de sa colère me rapetissait. Je lui trouvai alors une odeur de naphthaline, de vieux greniers : ceux de mes années de jeune garçon où j'aimais me suspendre aux poutres lorsque mes parents partaient remplir le frigo.

Les mains libres, je me vidai la tête lentement, et je repartis gonflé d'air pur, léger, vêtu d'habits neufs.

Le plus gros

Les maux, aux raccords prévisibles, m'ennuyaient. J'allai au grenier, avisé comme jamais, en dépit des tirades tyranniques de mon père. Il maîtrisait toute l'essence perfide de la méchanceté. J'allumai la mèche, celle qui nous scindait, espérant qu'un hasard quelconque entrave nos obsèques. Au moment où la flamme traversa mon esprit, je contemplai ses costumes galonnés, sur des cintres, et j'y expulsai le plus gros crachat de toute mon existence.

Sans titre

Un rideau se ferme. On demande une conduite irréprochable.

- J'aurai un nœud papillon, une cravate, une queue-de-pie, un cigare, des favoris, un parapluie, et je mâcherai un chewing-gum à la chlorophylle. Il me manquera sans doute une dent, mais j'aurai une carie de moins. Je sortirai mon dentifrice et ma brosse à dents. Personne ne me verra. Je serai discret comme le phoque en Baie de Somme. J'irai me baigner. L'eau sera froide, et ma serviette de plage, mouillée. Il me faudra l'étendre ou la ranger dans un carton, au grenier.

L'envolée

Piégé dans un labyrinthe forcené, il tomba à genoux, le cœur battant avec obstination, comme les bourrasques de terre. Il se mit à glapir, peut-être pour combler l'œuvre du silence qui l'enserrait.

Il grimaça de fatigue et se coucha dans l'escalier qui menait au grenier. Une lumière éclaira son visage. Et à cet instant, il s'est souvenu du chant de la liberté.

De manière rédhibitoire

Je travaille à réconcilier les chiens et les chats, avec l'attention et le soin d'une mère de quatre enfants. J'aime l'envergure de mon activité, même si parfois elle me pompe beaucoup de ma vitalité.

Je tentai une fois un rapprochement entre deux animaux au caractère calme et d'une tendresse commune. Je les couchai soigneusement dans une même niche.

Je ne retrouvai plus au matin le siamois bébé. Le setter irlandais rouge n'en avait fait qu'une bouchée. Il ne restait plus que la queue coincée entre les incisives du chien.

Je m'entraîne à emprunter des forces pour ne pas m'attacher aux animaux. Je sais bien que je me suis fortifiée par autosuggestion. Avant d'aller à mon poste, je m'enferme au grenier et je prie pour ne pas finir en Enfer.



Depuis deux semaines Nicolas Lebourdin triait les affaires dans la chambre de sa mère, ce dont il s'était réservé le soin. Il avait déjà vidé l'armoire. Il avait gardé de quoi lui constituer un trousseau en accord avec la liste que lui avait recommandé la Résidence "Les Magnolias des Carmes" où il devait la conduire la semaine prochaine.

"Déjà..." songea-t-il. Quel dommage de ne pouvoir entretenir sa petite maisonnette picarde où il avait passé son enfance. Où son père lui avait donné le goût de la lecture grâce à laquelle il avait découvert sa passion... les navires. Et finalement une orientation professionnelle bien loin des attentes paternelles : la marine marchande. Maintenant à la retraite, il ne voyageait plus guère qu'à la demande de sa femme Emmanuelle. Pour un séjour d'été en Bretagne, ou dans l'Est. Même si l'année dernière, au mois de mai, elle lui avait offert une escapade de deux semaines en Suède pour son anniversaire, elle n'était pas tentée par de longs périples. Il avait, tout au long de sa carrière, mis pied à terre dans les plus importants ports du Pacifique : Tangshan et Shanghaï bien sûr, Port Klang en Malaisie, Busan au "pays du matin calme", Hô Chi Min Ville. Mais aussi à Port Hedland en Australie et sur la côte Est des États-Unis. Il ne comptait plus ses escales en Méditerranée et ses passages du canal de Suez.

Cette vie de globetrotter l'avait amené à vivre avec son épouse près de Marseille - si on peut appeler ça vivre, quand on est chez soi quelques rares Noël, pour de courts moments d'avitaillage ou, tous les deux ans, pour un mois de congé à faire le tour de la famille. Il ne devait pas se plaindre de cette petite contrainte. Elle avait passé la plupart de son temps avec la femme de son propre frère, en élevant leurs deux garçons avec leurs cousins et cousines, tout en travaillant comme institutrice. Il leur devait bien ces soirées à raconter les péripéties du bord, à animer des séances de diapositives pour leur faire partager les pays étonnants où il avait posé le pied, à offrir des souvenirs exotiques à chacun. Ces parenthèses lui donnaient alors l'occasion d'apporter à sa mère les timbres qu'elle attendait.



Descendante de trois générations picardes, elle n'avait guère bougé des alentours de Beauvais, y compris pendant la guerre où elle avait rencontré son père. Elle voyageait à sa façon en collectionnant plus ou moins les timbres représentant des paysages et monuments régionaux, quelques personnages célèbres aussi.

Les étapes de son fils la faisaient rêver. Étrangement elle ouvrait rarement les livres documentés qu'il lui offrait des nouveaux pays dont il revenait. Elle était tombée sous le charme des gravures des villes inconnues où il séjournait quelques heures ou plus. Elle raffolait des représentations de fleurs, d'animaux, d'insectes typiques de ces régions lointaines qu'elle ne voyait qu'à l'occasion d'un documentaire à la télévision. Alors il se faisait un devoir d'enrichir sa collection... Lui, cette passion maternelle l'avait fait aussi tomber dans la philatélie, sérieusement orientée vers tout ce qui flotte. Une façon de se rapprocher d'elle en partageant son intérêt.

Dans un des tiroirs de la commode il trouva ses albums. Il les mit soigneusement de côté pour les joindre à ses bagages. Dans la résidence autonome qu'elle allait rejoindre elle aurait encore le loisir de les consulter et de les compléter. Elle serait proche d'eux et le climat serait supportable dans le deux-pièces bien aménagé qu'il lui avait réservé.

Emmanuelle, son frère et sa belle-sœur avaient terminé le tri des autres pièces. La plupart des meubles inutiles, de la vaisselle superflue et des bibelots qu'ils n'avaient pas mis de côté et absents de la liste "À conserver" avaient déjà été revendus ou réservés aux voisins. La benne louée pour la circonstance était pleine de nombreuses vieilleries oubliées de la cave, de brassées de papiers et de vieux journaux. Demain les déménageurs allaient passer prendre les cartons, de nombreux livres de son père, et les bagages à transporter vers le Sud.

Nicolas fit une pause, regardant tout autour de lui, réfléchissant rapidement aux derniers points à ne pas négliger. Une pensée s'imposa à lui : "Ah! Oui... le grenier..."

Quelques minutes après il ouvrait la trappe dans le plafond du couloir, grimpé sur l'échelle de bois rangée dans le placard à balais.

Une lumière chiche éclaire la pièce à travers un vasistas poussiéreux. Peu de toiles d'araignées - la charpente de châtaignier sans doute - une vieille poussette dans un coin, un lampadaire encombrant, des casiers pour les pommes vides, un ancien seau hygiénique bleu à pois blancs. Dans le fond il entrevoit un matelas de crin aux rayures grises, dessus, entassés, plusieurs rideaux usés. Il examine une caisse de bois, l'ouvre, y trouve une coupelle avec une bougie de suif entamée, un cendrier sale, un crayon mine et un carnet à la couverture et à la plupart des pages arrachées. Des couverts oxydés traînent, coincés entre la literie et le mur où il remarque un clou avec un lambeau de photographie.

En inspectant les alentours avec sa lampe électrique, Nicolas distingue, fixé sur la poutre centrale, un long fil électrique qui est glissé entre les ardoises. Derrière la panne sablière, le long de la gouttière il avise une petite valise en carton brune, défraîchie ; elle est vide !

S'approchant de l'extrémité de la pièce, il écarte la poussette : derrière, dans un petit meuble sous pente, une boîte en carton au couvercle largement entamé par un quelconque rongeur, peut-être un loir. À l'intérieur parsemées de petites crottes noires, des enveloppes grisâtres ou jaunies, groupées par petits paquets.

Nicolas les feuillète. Quelques-unes avaient été adressées par son père avec le timbre Paix de 90 centimes frappé d'un FM rouge. D'autres avec des "Mercure" et "Semeuse" surchargés avec la mention "État Français" venant de ses deux tantes. Nombre des lettres suivantes avaient été affranchies avec le portait du Maréchal Pétain carmin à 2 Francs, de plus en plus surtaxé. Toutes envoyées au seul nom de sa mère. Nicolas remarque plusieurs timbres "Pour nos victimes de Guerre", du "Secours National-Entr'aide d'hiver du Maréchal" ou émis au titre de La Famille ou de La Patrie. Tous avec des prix bizarres "4 F + 7 F", "5 F + 15 F", de plus en plus élevés.

Alors, avec l'idée d'écrire le récit de vie de sa mère pendant la période troublée de la guerre, où son père avait été absent - elle avait toujours été discrète à ce sujet - il imagine d'accompagner ce texte d'une nouvelle collection de timbres. D'autant qu'il en découvre d'autres non usagés dans une enveloppe avec quelques bandes de timbres, certaines avec des francisques, plusieurs "Postes Françaises-Cœuvres de l'Air" et deux magnifiques "Paquebot Pasteur 1941" à 70 centimes vert-bleu foncé dont un seul surchargé de rouge.

"Je me demande quelle peut-être leur valeur aujourd'hui ? Ils sont neufs et gommés, il y a même un tête-bêche et deux maculés..." observe-t-il.

Un autre paquet avec plusieurs cartes-lettres timbrées et des cartes postales écrites en allemand, à l'effigie de Hitler, provenant visiblement d'Allemagne, l'intriguent. Adressées à Mme Bonisac, la famille Adler ou M. Zimmer, etc., il n'en comprend guère le sens.



"Comment sont-elles arrivées ici ? se demande-t-il. Qui étaient ces gens qui vivaient, le cachet de la poste "faisant foi", pour la plupart dans la région parisienne ? Que fait leur courrier en Picardie ?... Décidément, j'ai l'impression que l'histoire de ma mère ne fait que commencer."

Il allait découvrir les trésors inattendus que seule une mère peut cacher à son enfant sans le savoir, par simple pudeur et modestie. Et, sans doute, ensuite s'enrichir elle-même par un juste retour du passé.

David BOWGOSSE

L'usure du temps



*« Les fleurs qu'on retrouve dans un livre
Dont le parfum vous enivre...
Que reste-t-il de nos amours ? »
(Charles Louis Trenet)*

La maison est à présent enfermée derrière un mur sur lequel pendent des branches de glycines. Pour apercevoir le jardin, la cour, ses murs de granit usé, ses portes et ses croisées, il faut se placer dans un jardin voisin qui la domine.

Pour écrire ce texte, j'ai recherché ses photos dans les vieux albums familiaux ; en vain. Bien sûr, je me reconnais dans la cour sur ce vieux cliché petit format noir et blanc. Assis dans un caisson en bois que je me figurais piloter. J'avais bien deux ans. Sans doute et demi, comme je disais alors... Mais la maison, on ne la voit pas.

Ancienne écurie, bâtie en 1830 tout en longueur perpendiculairement à la route qui la frappe d'alignement, la chaumière, à coup sûr, n'était pas jugée photogénique par les oncles ou les parents.

Qu'on la prenne en photo aurait, à coup sûr, provoqué des commentaires moqueurs de la part des grands-parents.

Avant d'être rattrapé par ma vie d'adulte, j'étais convaincu qu'elle m'appartiendrait un jour. Si je l'avais achetée, elle aurait gardé son toit de chaume malgré l'insatiable appétit des moineaux qui faisaient enrager ma grand-mère alors armée d'une longue gaule pour les faire fuir. Las, je n'aurais fait que régler la dernière note d'électricité avant que l'aïeule quitte pour toujours sa chaumière.

Depuis, on a planté un palmier dans son étroit potager et posé sur elle un

toit de fibro-ciment.

Plus récemment, un nouveau propriétaire l'a transformée en abattant en partie la cloison séparant la salle à manger et la chambre, et en élevant entre les pièces le muret d'un bar.

Les trois grands lits, la cheminée, le vaisselier et ses assiettes naïvement peintes, la table, les bancs et le buffet avec ses cadres de photos et son bois lustré historié de motifs de feuilles et de fleurs – grossiers comme sur une motte de beurre sortant de la ferme aux jours anciens – ont disparu. C'était son âme; et elle est absente aussi, cette âme, de l'autre pièce, d'où l'on a fait disparaître aussi la cheminée à l'âtre de suie où s'agitait le feu, la grande table et les longs bancs, la cuisinière en fonte et le réchaud à gaz. Le garde-manger qui pendait du plafond et où, tel un oiseau invisible, l'âme du logis aurait pu se réfugier parmi les vieux parfums du temps passé, a été exilé comme le reste. Même le sol de terre battue a disparu sous un carrelage. On trébuche maladroitement sur ce terrain inconnu. De la pendaison de crémaillère, il n'aura gardé nulle trace des pas redoublés du piétinement des sœurs et frères, des cousins et cousines, des amis et voisins danseurs.

Même les recoins mystérieux où je m'aventurais en culotte courte ont cédé la place à des angles nets qu'on n'a pas encore eu le loisir de meubler.

J'avoue que je m'y étais peu hasardé, grisé que j'étais par l'air vif et les grands espaces du dehors, coupés de sentiers frais et parfumés, de vertes prairies embocagées aux pommiers édeniques, et de landes aux subtiles fragrances. Voilà pour les jours de grand soleil. Les jours de pluie, un appentis construit contre la façade de pierre me suffisait, avec sa réserve de bois séché, ses coffres de planches disjoints, le vélo demi-course d'un oncle. Le rythme de l'inlassable pluie sur le toit de tôle dans l'odeur poussiéreuse et humide de ce capharnaüm berçait la rêverie où m'amenait le sentiment de l'inexorable immobilité du temps, ces jours où continuer d'exister paraissait la seule occupation raisonnable.

Voilà pourquoi sans doute, l'échelle qui grimpait le long du montant du lit ne m'a jamais conduit au grenier.

Bien sûr, les jours de crêpes, un oncle y montait, et faisait, de l'étroite ouverture, chuter bas, dans la cour, les fagots de branches sèches qui alimenteraient les départs et les relances du feu pour consumer les grosses bûches dans la cheminée.

Et puis, la porte de bois fermait à nouveau l'ouverture du toit, et on oubliait le grenier, ce territoire quasiment insoupçonné.

Mais comment s'en soucier quand du bois craquant de l'âtre s'échappait une fumée bleutée à l'odeur âcre, et que la pâte à crêpe versée adroitement à la louche sur la plaque surchauffée chuintait comme la vague s'écrasant sur le sable?

Qui aurait la première dentelle sous la dent ? Qui ferait impatiemment bouger l'assise bancale du banc posé sur l'inégale terre battue ? Et le bec s'échaufferait. Et la sécheresse du palais ferait croître l'envie du verre de cidre un peu sucré, un peu sûr, mais pétillant comme il l'était les autres années !

On quitterait la pièce surchauffée où la crêpière s'évaporerait au-dessus de sa plaque, on sortirait dans le halo de fraîcheur du soleil de midi, et on irait se reposer dans le pré voisin, à l'ombre du pommier.

Au creux de ce vallon, le silence méridien ne serait troublé, de loin en loin, que par le passage sur la route toute proche d'un voisin paysan rentrant sa carriole attelée dans le bruit de sabotée de l'homme et du cheval, et de grincement des essieux dans la montée.

Dans un conte, l'enfant que j'étais aurait profité de ce moment de solitude et d'intimité pour sortir de sa poche les trésors découverts en cachette dans le vénérable coffre d'un grenier embaumant le vieux bois verni. Mais, dans le grenier de cette chaumière familiale, il y avait beau temps que les secrets et les souvenirs – s'il y en avait jamais eu – avaient déserté les coffres – d'ailleurs bien plus utiles ailleurs que dans ce probable nid à poussière.

La poésie avait été séduite – voilà bien longtemps – par les mythes, mystères et ensorcellements des ténébreux récits qu'on avait contés à nos ascendants pendant les veillées, au coin de l'âtre, la lumière se mouvant en épousant la danse de la flamme. Le grand-père, grand marcheur noctambule jusqu'au plus grand âge où il demeura plusieurs fois prisonnier d'un fossé, trop fier pour se signaler aux recherches de ses proches, rompaît parcimonieusement le charme en témoignant qu'il n'avait jamais croisé dans la nuit des chemins creux, ni le chariot de l'Ankou, ni même le banc diabolique qui barrait le passage aux imprudents près de la fontaine Saint Roch...

Pour moi, l'enfant de la ville, ce sortilège résidait dans l'odeur de la campagne après la pluie, dans le parfum des sapins et des fougères à l'ombre d'un bois écrasé de soleil, puis dans la cueillette des poires sauvages et des giroldes entre les talus pierreux et mousseux d'un chemin creux.

Mais tous ces trésors ont été emportés par la mise à la retraite définitive des cantonniers, par la disparition des petits fermiers, par les habitudes nouvelles des nouveaux résidents retraités ou salariés des villes qui n'ont plus le temps que de circuler en automobile et surtout pas entre les hameaux désertés, l'ère d'une consommation de masse malheureuse qui multiplie les dépôts sauvages là où ils ne seront pas collectés.

Peut-être aurais-je dû conserver les témoignages de mon âge d'or bien au secret dans un grenier, peut-être devrait-on conseiller aux nouveaux résidents de le faire de façon à ce que leurs enfants gardent toujours la nostalgie de leurs trouvailles, et les transmettent à leur tour.

Voilà, faute de grenier, j'aurai semé quelques souvenirs qu'une odeur, un air vif, une sonorité, une rumeur oubliés réveillent parfois, pour me ramener au seuil de cet univers, cette société, ces affections, le temps béni d'une rêverie.

